

Pauline se trompa au sens de cette demande. Elle crut deviner un malheur et balbutia, blême de saisissement :

— Mon père est mort ! ! ! vous n'avez pu le sauver et vous n'osez me l'avouer !

— Non, Pauline. Si pareil malheur vous était arrivé je n'aurais pas la cruauté de vous retenir ici. Encore une fois, je vous l'affirme, votre père est hors de danger.

— Mais, alors, pourquoi cette question ? fit Mlle Brichet, encore sous le coup de l'émotion qu'elle venait d'éprouver.

— En vous demandant de me répondre, j'ai ajouté : « Si étranges que puissent vous paraître mes questions, » insista Maurice.

— J'aime mon père, prononça Pauline en fixant Maurice.

Le docteur avait d'un seul coup d'œil fouillé le regard de la jeune fille.

— Oui, poursuivit-il, mais voulez-vous que nous cherchions ensemble la cause de la gêne morale qui accompagnait votre réponse ?

— Vous devinez donc ma pensée ? dit Pauline en se troublant encore.

— Je lis dans votre regard, si pur qu'il ne saurait rien cacher. Oui, vous aimez pieusement votre père ; mais, depuis son retour, il s'est fait en vous un changement dont vous ne pouvez vous rendre compte, n'est-ce pas ?

Pauline se tint effarée devant Maurice, le contemplant avec la plus complète surprise.

— C'est vrai ! c'est vrai ! balbutia-t-elle.

— Votre cœur est changé pour lui ?

— Oui... et je me demande sans cesse si je ne suis pas une fille ingrate.

— Brichet est toujours bon pour vous ?

— Dévoté et aimant comme autrefois. Mais ses caresses, qui jadis me comblaient de joie, me trouvent aujourd'hui indifférente. Quand il promène ses doigts dans mes cheveux, c'est bien son ancien geste favori, mais sa main est plus lourde... Quand il m'embrasse, son baiser me cause un étrange frisson. C'est toujours son œil bleu qui me regarde, et, pourtant, il me semble qu'il a changé son expression...

Et, fondant en larmes, Pauline murmura :

— Je suis une fille dénaturée... je paye d'ingratitude toute la tendresse de mon pauvre père.

Tout à coup elle s'arrêta au milieu de son désespoir.

Elle cherchait à remonter à la cause première, c'est-à-dire à la demande du docteur.

— Mais vous, Maurice, dit-elle d'une voix saccadée, quel intérêt avez-vous donc à m'arracher ce secret que je voulais confier au plus profond de mon cœur ?

Maurice secoua tristement la tête.

— Je ne puis vous répondre autre chose que, si je vous ai interrogée, c'est que j'ai le pressentiment qu'un malheur plane sur cette maison.

— Un malheur, dites-vous ? D'où nous viendrait-il ? qui peut-il menacer ?

Maurice allait répondre, quand un domestique entra tout épressé au salon. En voyant Pauline, il courut à elle.

— Mademoiselle, dit-il, M. Brichet vous demande. Il dit que les baisers de sa fille sont encore le meilleur moyen pour lui de retrouver la santé.

— Bon père ! soupira Pauline profondément émue par cette preuve de tendresse que lui donnait son père au moment même où elle s'accusait de l'aimer moins sincèrement.

Et, honteuse de s'être laissé surprendre son secret par Maurice, elle s'enfuit vers la chambre à coucher et disparut aux yeux du jeune homme.

— A l'autre, maintenant, murmura trivialement le laquais, qui, après l'avoir vu s'éloigner, se dirigea vers la porte du jardin.

— Ah ! tu vas aussi chercher Mme Brichet ? demanda le docteur, qui le suivait pour regagner sa demeure.

— Oui, le maître a dit qu'il voulait voir autour de son lit tous ceux qu'il aime, répliqua le valet, marchant vers le pavillon.

A cette réponse, qui lui prouvait l'affection de Brichet pour les deux femmes, Maurice s'arrêta troublé.

— Que faut-il faire ? se dit-il après quelques secondes d'un profond abattement.

Puis, à pas lents, il se dirigea vers sa maison.

* * *

Par la croisée de la chambre à coucher, M. de Badières avait guetté l'arrivée de Mme Brichet, que le domestique ramenait du pavillon.

Il alla à sa rencontre et, avant de la laisser pénétrer dans la chambre, il lui dit à voix basse :

— Bon espoir ! nous arriverons à sauver Raoul.

A cette promesse, la jeune femme, qui se traînait mourante, sembla retrouver des forces, et l'éclair d'une immense joie brilla dans le regard dont elle remercia le juge.

— Oui, continua-t-il, nous le sauverons... mais tout sera fini entre vous et M. de Cambiao... vous me le jurez, pour l'honneur et la tranquillité de celui qui est là ?

Et M. de Badières indiquait du doigt la chambre du mari.

— J'ai été toujours et je serai encore une honnête femme, dit fièrement Auroro avant d'entrer chez son époux.

Heureux d'être de ce monde, bavardant comme une pie, choyé par ses amis, tenant en chacun de ces mains celle d'Auroro et de Pauline, assises de chaque côté de son lit, Brichet passa de joyeuses heures. Tout plein de repentir, il répondait à tous les amicaux reproches qu'on lui adressait par de grandes promesses de ne plus jamais boire.

— Ta, ta, ta, qui a bu boira, mon bonhomme. Je serais désolé que tu tinsses ton serment, car je compte bien être de tes petites fêtes ! se disait le capitaine, qui savait par lui-même ce que valent les serments d'ivrogar.

Bref, la joie était complète, quand la porte fut ouverte par Colard, qui réparaisait après six heures d'absence.

A sa vue, une légère grimace passa rapide sur le visage de Brichet, qui, tout aussitôt, s'écria de sa voix la plus affectueuse :

— Ah ! tu m'es rendu, mon vieux fidèle ! As-tu bien dormi ? Te pouvais encore prendre deux ou trois heures de plus, car le temps ne m'a pas duré en pareille société.

Et Brichet promena un joyeux regard sur le cercle formé autour de son lit.

— Pourquoi n'entres-tu pas, brave ami ? ajouta le procureur en remarquant que le majordome restait au seuil de la chambre.

— C'est que je viens prendre les ordres de monsieur au sujet d'une visite qui se présente.

— Si c'est un ami, je n'ai pas à me gêner avec lui ; amène-le près de mon lit.

Colard secoua négativement la tête.

— Non, c'est une dame arrivée en splendide carrosse.

Chacun se regarda surpris.

Les dames admises à l'hôtel étaient rares, et toutes étaient